

elle est si impérieuse, si essentielle au bien de l'humanité que les moyens lui empruntent absolument toute leur moralité. Toutes les violences, dès lors, deviennent légitimes, tous les crimes, toutes les atrocités permises. Ce livre contient une apologie de la guerre que probablement nulle écriture n'a encore vue. Jusqu'ici l'on avait bien pensé que la paix était un fruit de la civilisation, mais, suivant Bernhardt, la guerre est plus que cela; c'est la condition nécessaire, essentielle, inéluctable pour atteindre cet idéal des nations. S'apitoyer sur les moyens, quels qu'ils soient, est pure sensiblerie. Dans la pensée du philosophe, et suivant en cela une thèse qui n'est déjà plus nouvelle,—reste à savoir si elle est bien imitée—il s'opère une sélection entre les êtres, auxquels l'homme ne fait pas exception. Le plus fort seul a le droit de survivre dans cette lutte. De même qu'entre individus, il se fait un triage incessant entre les peuples, et comme "l'Allemagne est au-dessus de tout", il suit que sa domination universelle s'impose de par les lois mêmes de la nature. Bernhardt, d'ailleurs, ne fait là, que traduire les dogmes du philosophisme allemand. Le droit, suivant Kant, dérive d'une source extérieure qui est la volonté générale. Le droit serait donc de création humaine. Son pouvoir de coaction se confondrait avec lui. De là l'aphorisme cher à Bismarck, "la force prime le droit." Autrement dit c'est le droit lui-même. Or, si la force est le droit, naturellement toute violence est justifiable, tous ses actes légitimes. C'est le subjectivisme allemand. Par une conséquence facile à voir, la guerre étant la plus haute expression de la force pour un peuple, remet toutes choses en place et doit être considérée comme l'instrument par excellence de la civilisation. Telle est la *kultur* morale de la savante Allemagne. Etonnez-vous après cela du spectacle que donne au monde l'orgueil démesuré des Allemands. "Les uns dont nous sommes, nous et nos alliés, dit le R. P. de Grandmaison, pensent que la prospérité des nations exige la justice et la paix, tandis que d'autres, qu'il est superflu de désigner plus clairement, voient dans la guerre, l'instrument nécessaire au progrès et ne conçoivent la justice que dans le triomphe et l'hégémonie du plus fort." (*La Vie catholique, Le Mouvement social, 180*).

Il serait facile de suivre la répercussion des doctrines allemandes depuis près d'un siècle, soit dans la science du droit, soit dans la science économique et sociale.

C'est donc avec raison que l'on a dit que la civilisation véritable, la civilisation chrétienne, était en lutte contre la barbarie. Si l'on considère l'ampleur du conflit c'est le sort même du monde qui se joue sur les champs de bataille de l'Europe.

Au moment où je vous parle, la dernière offensive allemande du printemps menace d'aboutir à la plus significative défaite qu'ait essuyée l'ennemi depuis quatre ans. Et, en même temps que part pour l'exil l'un des malfaiteurs de la France, Malvy, le généralissime des armées alliées, Foch, est élevé à la

dignité de maréchal. "Foch et Malvy, quel tragique rapprochement", écrit un de nos journalistes. Ne serait-ce pas, là, déjà un indice des temps nouveaux?

Voilà plus de quatre ans que dure la guerre. Malgré la défection de la Russie, il est plus évident que jamais que nous allons voir avant peu la déconfiture de l'ennemi. Est-il concevable qu'il en soit autrement? L'on savait déjà les inquiétudes de l'Allemagne. Après les derniers événements, la dépression morale annonce son désespoir. D'un autre côté, le moral des armées franco-américaines et anglo-saxonnes n'a jamais été plus haut. Les ravages, ou mieux les désastres que la guerre aura produits seront effrayants. Beaucoup seront irréparables et ce n'est pas de sitôt que les belligérants reviendront d'une pareille épreuve; mais quels fruits de cet immense ébranlement les petites nationalités retireront-elles? C'est ce que je voudrais rechercher avec vous un instant.

Il me semble trouver quelque raison d'espérer d'abord dans le caractère même des nations alliées et dans celui de la lutte qu'elles soutiennent au prix de tant de sacrifices.

Trois puissances principalement combattent les empires du centre. Chacune, à des titres divers, tient un rang élevé dans la politique, mais il n'est pas exagéré de dire que chez l'une d'elles au moins, les luttes pour le droit et la liberté sont de tradition historique. La générosité de celle-là, son dévouement pour le triomphe des plus grandes causes, son désintéressement, en ont fait la puissance humanitaire par excellence. "Si l'on voulait, dit Michelet, dans son style, entasser ce que chaque nation a dépensé de sang et d'or et d'efforts de toute sorte qui ne devaient profiter qu'au monde, la pyramide de la France irait montant jusqu'au ciel." La France, si elle a commis bien des fautes au cours de sa longue histoire, si le vent des révolutions a parfois violemment assailli sa barque à travers les âges, si les souverains qui la gouvernaient ont eu de graves moments d'oubli—ils entraînaient parfois trop loin un peuple amoureux de la gloire—ce n'est sûrement pas à la nation généreuse que l'on fera reproche d'avoir, dans ses conquêtes, imposé des chaînes à ceux qui tombaient sous sa domination. De tout temps, les Français chérissent la liberté pour les autres comme pour eux-mêmes. Aussi laissèrent-ils partout sur leur passage des souvenirs d'humanité qui devaient leur survivre. Pour ce qui est en particulier de leur colonisation, demandez aux nombreux sauvages de notre Amérique qui leur furent si fidèles. Demandez à nos Montagnais et à nos Hurons. Demandez, Messieurs, à vos Abénakis, à vos Micmacs, si fiers, aux naturels de notre Ouest. En Amérique, en Asie, en Afrique, partout le nom de la France est resté en vénération. Dans les temps plus récents, la France aurait-elle dégénéré? Parcourez aujourd'hui l'Algérie, la Tunisie, l'Inde et partout la réponse sera la même. Lui reprochera-t-on, par hasard, de vouloir recouvrer l'Alsace-Lorraine que la force lui